

## LE MÉMORIAL DANS LA VIE DE L'ÉGLISE

LA notion de mémorial est de celles qui ont le plus profondément marqué le renouveau de la théologie eucharistique et de tout ce qui en dépend. Grâce à elle s'est opéré le déblocage de questions depuis longtemps épineuses pour la tradition occidentale : présence de l'unique et irrenouvelable sacrifice de la Croix dans la célébration sans cesse renouvelée de la Sainte Cène, infrangible unité de la communion au pain et au vin eucharistiés et de l'entrée dans le mouvement de l'offrande sacrificielle, lien structurel entre l'action de grâces et le repas. Elle a en effet permis un regard neuf et critique sur plusieurs affirmations classiques d'une scolastique trop coupée de ses racines bibliques et trop conceptuelle. Il ne nous paraît pas exagéré d'affirmer qu'au plan du dialogue œcuménique les *consensus* sur l'Eucharistie qui prennent forme çà et là s'établissent pour l'essentiel autour de la remise en lumière de cette notion<sup>1</sup>. On le comprend fort bien. Car l'ensemble des valeurs qu'elle intègre conduit les diverses traditions à ordonner leurs points de vue plus qu'à les opposer, en percevant à la fois leurs limites respectives et leur complémentarité. Le recours au mémorial fait en particulier se dépasser la stérile opposition entre un réalisme outré, côtoyant souvent un certain physicisme, et un symbolisme vide de réalité intérieure.

Pourtant le danger nous guette peut-être de faire du mémorial ainsi retrouvé une catégorie quelque peu abs-

1. Parmi les consensus les plus importants citons *L'accord œcuménique sur l'eucharistie* accepté comme base de travail par la IV<sup>e</sup> Assemblée du Conseil œcuménique des églises à Upsal (en 1968), pour le mémorial voir spécialement le n<sup>o</sup> 3 ; *Beyond Intercommunion de Faith and Order* (en 1969), qui prolonge le texte précédent en fonction du problème de la « communion » ; les *Thèses d'Arnoldshain* (1957), voir en particulier les thèses 3 à 6 ; la déclaration de la commission anglicane-catholique romaine des U.S.A. (en 1967) ; le document du *National Council of Churches* des U.S.A. intitulé *The Eucharist in the Life of the Church*.

traite, clé de voûte certes d'une vision sacramentelle unifiée de l'économie chrétienne, mais sans lien profond avec l'existence concrète des chrétiens et l'engagement des Eglises dans le quotidien de l'œuvre à laquelle le Seigneur les appelle. Alors que pour Israël qui nous a légué sa vision le mémorial s'enracine dans l'élan de l'histoire et de la Promesse, donc dans ce qui compromet du dedans l'aujourd'hui et l'avenir du Peuple comme tel et de chaque individu, on aurait dans l'Eglise tendance à en faire une notion coupée de l'humus existentiel qui donne son sens au reste et que vise l'économie divine elle-même. Il importe donc de s'interroger sur la réalité évangélique qu'enserme la notion de mémorial lorsque les Eglises l'utilisent en transposant en fonction de leur propre expérience de l'œuvre de Dieu une catégorie biblique qui a la patine d'une longue histoire.

### Quelques rappels préliminaires.

Il n'est donc pas sans intérêt de préciser le sens global que nous donnerons ici au mot mémorial. D'une part nous nous limitons à son emploi cultuel, dans la ligne de ce que fut pour Israël la célébration de la Pâque. Mais alors la signification du terme se trouve centrée sur une ligne explicitement « sacramentelle » : le mémorial n'y apparaît pas comme la réalité dont il faut se souvenir mais comme le moyen rendant possible et efficace ce souvenir<sup>2</sup>. La nuance est importante. Elle permet déjà de percevoir le rôle clé de la dimension de célébration avec ce qu'elle implique d'évocation symbolique mais aussi d'ouverture sur un au-delà d'elle-même. D'autre part nous nous situons d'emblée au niveau de l'emploi explicitement chrétien de la notion. Du *zikkarôn* biblique, avec son large registre de sens difficile à cerner de façon rigoureuse<sup>3</sup>, à l'*anamnèsis* eucharistique il y a en effet à la fois continuité et dépassement. Nous ne retenons ici de l'enracinement ancien que les lignes de force qui demeurent dans l'expérience chrétienne. Le mémorial

2. Voir Brevard S. CHILDS, *Memory and Tradition in Israel*, Londres, 1962, 66-73 sur les divers niveaux du sens de *zikkarôn*, spécialement sur la différence entre le sens passif et le sens actif.

3. W. SCHOTTRUFF, *Gedenken im Alten Orient und im Alten Testament, die Wurzel Zakar im semitischen Sprachkreis*, Neukirchen, 1964 et P.A.H. de BOER, *Gedenken und Gedachtnis in der Welt des Alten Testaments*, Stuttgart, 1960, nous donnent l'enracinement de cette notion du « mémorial » dans tout le terreau de la littérature biblique.

peut alors se définir comme une célébration commémorative toute centrée sur un événement de Salut mais qui a pour but d'insérer les participants dans cet événement<sup>4</sup>.

Parler ainsi d'événements de Salut et de célébration revient d'abord à affirmer que dans le mémorial chrétien se nouent un acte de Dieu et un acte du Peuple chrétien : l'acte du Père ré-actuant pour les siens et dans l'Esprit Saint ce qu'il a accompli une fois pour toutes dans la Pâque, l'acte du Peuple célébrant cette intervention salvifique dans la foi et l'espérance. Deux niveaux de réalité s'y compénètrent donc, l'un qui n'est perceptible que dans la foi et où la puissance de l'Esprit de Dieu se déploie, l'autre qui relève de l'homme et de sa relation de croyant face à Celui qu'il sait être Dieu-avec-lui. Il s'agit essentiellement d'un acte où se célèbre mais aussi se vit l'Alliance avec ce qu'elle implique et de la part de Dieu et de la part de l'homme, sans que l'acte de l'homme soit coupé de celui de Dieu ni l'acte de Dieu coupé de celui de l'homme.

Or au niveau de l'emploi strictement chrétien où nous nous situons, la notion de mémorial conserve sa relation essentielle et primordiale au monde de la « mémoire » et du « souvenir ». La rencontre de Dieu et de l'homme que nous venons d'évoquer ne saurait s'y réaliser en dehors de cette relation. Pareille remarque peut à première vue sembler un truisme. Il nous paraît pourtant essentiel d'y insister. Si nous l'oublions, ou si par crainte de tomber en un psychologisme vide de contenu objectif nous la reléguons délibérément au second plan, nous en arrivons peu à peu à scléroser la réalité intérieure du mémorial pour réduire celui-ci à un pur acte rituel sans horizon. Nous le confinons ainsi dans le registre d'un culte clos sur lui-même et formaliste, alors qu'il apparaît normalement au point précis où foi et religion s'articulent. Si, en effet, l'univers sacramentel chrétien est celui des *sacramenta fidei*, il le tient précisément de cette relation interne de l'Eucharistie, qui est son centre, à la « mémoire » ecclésiale telle que l'Écriture l'entend. Car la foi s'enracine toujours et nécessairement dans une certaine « mémoire » de ce que Dieu a fait et révélé, et la *traditio fidei* transmet dans la puissance de l'Esprit ce que l'Église porte au plus profond de son « souvenir ». Face aux activités des autres religions, la vie

4. Pour une synthèse intéressante voir N. A. DAHL, *Anamnèsis, mémoire et commémoration dans le christianisme primitif*, dans *Stud. Theol. Lund*, 1947, 69-95.

de foi a pour caractéristique propre de relier le croyant non à un Dieu qui serait perçu d'abord en sa qualité de source et principe de l'être, mais à un Dieu qui s'est révélé dans ses rencontres historiques avec l'homme. De ces rencontres la « mémoire » est la gardienne par le « souvenir » comme elle est aussi le lieu où se tisse le fil qui les réunit de telle sorte qu'on les lise non comme des événements isolés mais comme les étapes d'un unique dessein divin de Salut. Au plan de la foi, l'efficacité de l'Esprit de Dieu s'exerce tout autant à ce registre de la « mémoire » ecclésiale qu'à celui de la perception du contenu de la Parole inscrite dans les événements et qui donne leur signification.

Le mémorial chrétien nous apparaît comme une célébration rituelle, tissée certes de symbolisme, mais que traverse de part en part la référence à la « mémoire » de la foi. Or celle-ci renvoie au souvenir de ce que Dieu a fait et promis de faire dans l'Alliance, comme aussi au souvenir de ce que l'homme est et a reçu vocation d'être de par l'Alliance. Renvoyant ainsi au comportement et de Dieu et de l'homme, cette « mémoire » fait de la célébration non pas simplement un acte religieux et cultuel privé de dynamisme et de tension existentielle, mais inséparablement un événement de Salut de la part de Dieu et un événement de foi espérante de la part de l'homme. Ce Salut et cette espérance se trouvent portés par la profondeur de l'expérience historique du Peuple de Dieu et situés sur l'horizon de l'économie divine. Il ne s'agira jamais d'un acte sans élan, rivié sur le *hic et nunc*, mais d'un acte explicitement enserré dans l'économie de Dieu en tant que, gravée dans le passé, celle-ci tourne l'histoire personnelle et collective vers un avenir attendu et préparé dans l'espérance. Ceci, qu'il s'agisse du comportement de Dieu ou de celui de la communauté célébrante.

Bien que valable éminemment pour l'Eucharistie — qui seule est au sens strict le Mémorial du Seigneur et de son œuvre — ce que nous venons de préciser se vérifie analogiquement pour chaque sacrement. Le symbolisme s'y trouve toujours pétri de « mémoire ». L'eau du baptême voit sa symbolique naturelle chargée du « souvenir » de la Création telle que la Bible la présente, de la mer Rouge, de la source promise par les prophètes et qui doit laver les cœurs, du puits de Samarie, de la fontaine de Bézatha, du coup de lance, de la promesse d'une eau qui désaltère pour toujours. Les noces chrétiennes sont envahies par le « souvenir » de l'Alliance de Yahvé avec son Peuple en une histoire

de miséricorde et de fidélité (*'hesed-we-emeth*). Jamais le sacrement ne se limite à une efficacité sans relief, réduite à l'immédiat. Il ouvre toujours sur un en-deçà et un au-delà.

On pourrait peut-être craindre que cette insistance sur l'aspect « mémoire » ne mette en cause l'efficacité du mémorial chrétien, transformant sa célébration en un pur aide-mémoire psychologique sans portée réelle sur la profondeur de l'existence des participants. Une pensée systématique pourrait alors être tentée de croire qu'il faille pour respecter cette valeur d'efficacité surimprimer une dimension nouvelle, échappant aux limites des catégories de « mémoire » et de « souvenir ». L'efficacité s'ajouterait du dehors au mémorial.

Penser ainsi serait mal comprendre la réalité profonde du mémorial biblique. L'efficacité y est intérieure à la « mémoire » et au « souvenir »<sup>5</sup>. Dans le contexte cultuel — le seul qui nous intéresse en cette étude — le fait de se souvenir implique toujours, qu'il s'agisse de Dieu ou de l'homme, un engagement en direction de ce dont on se souvient<sup>6</sup>. D'une certaine façon, la « mémoire » renvoie l'agent à sa propre logique, à ce qui fut son intention primordiale, au jaillissement initial qui a donné naissance au processus au sein duquel on se tient. Elle le remet face à sa parole donnée.

Lorsque, d'une façon métaphorique mais qui entend traduire une perception de foi, on parle de Dieu « qui se souvient » et lorsqu'on célèbre face à lui un acte *en mémorial*, on pense alors à un but, à un quelque chose garanti par la Promesse et qui doit s'accomplir en dépit de tout<sup>7</sup>. Le rappel des merveilles de Dieu dans la bénédiction et l'intercession n'est jamais, à ce plan, coupé d'une intention d'efficacité. Conscient de sa pauvreté mais en même temps dévoré par son espérance, le Peuple veut que Dieu mène à son terme l'œuvre qu'il a déjà commencée. Ceci implique bien entendu

5. Sur cette question délicate voir les critiques que J. BARR, *The Semantics of Biblical Language*, Oxford, 1961, adresse aux positions de J. PEDERSEN, *Israel, Its Life and Culture*, I-II, Londres, 1926, 106-108, 256-258 ; voir aussi B. S. CHILDS, *op. cit.* 17-30 ; R. LE DEAUT, *La Nuit Pascale*, *Analecta Biblica* 22, Rome, 1963, 66-71.

6. Cf. R. LE DEAUT, *op. cit.* 67.

7. « God's remembrance is, namely... never a simple remembering of something, but always and without exception an effecting and creating event... God's remembrance is always an action in mercy or judgment » J.-J. JEREMIAS, *The Eucharistic Words of Jesus*, Londres, 1966, 248-249. Voir aussi B. S. CHILDS, *op. cit.* 34 (« the essence of God's remembering lies in his acting toward someone because of a previous commitment »). Ce point a surtout été mis en lumière par O. MICHEL, *Mimnèskomai*, dans *TWNT*, IV, 1942, 678-687.

que le présent soit rendu conforme à ce qu'il doit être pour que l'Alliance dure ; mais le désir va au-delà de ce présent. Il le saisit dans le dynamisme qui veut que Dieu agisse dans le *hic et nunc* d'une façon telle que la vie reparte à nouveau, gonflée de l'énergie qui lui permettra d'aboutir au terme qu'elle ne saurait rejoindre sans Dieu.

Mais d'autre part, quoi qu'il en soit de la discussion des positions de J. Jeremias<sup>8</sup> et même en admettant que le mémorial s'oriente essentiellement vers Dieu, il est clair que le Peuple aussi se souvient. Ici l'expression n'a rien de métaphorique. Si cette « mémoire » de l'homme s'exprime spontanément dans le fait qu'il rattache explicitement son salut, et par une confession joyeuse, à l'œuvre accomplie par Dieu, se souvenant ainsi qu'il est essentiellement un gratifié, elle ne s'épuise pas dans cette attitude cultuelle. Elle pousse le croyant à adopter l'attitude réclamée par l'Alliance et qui met en cause la totalité du comportement quotidien. Le « souvenir » débouche ainsi dans l'engagement concret, dans l'agir éthique<sup>9</sup> de la communauté célébrante. Suppliant Dieu de « se souvenir » le Peuple de Dieu se remet lui-même, lors du mémorial, face à ses propres obligations. D'une certaine façon il n'est pas exagéré de dire que la grâce qu'il implore, et qui lui donne part à ce qu'il commémore en l'insérant dans la vertu de l'événement célébré, passe par cet engagement dans la fidélité à lui-même. On retrouve

8. Pour J.-J. JEREMIAS l'anamnèse s'oriente essentiellement vers Dieu qui doit se souvenir et amener son dessein à son plein accomplissement. Cette position est aussi celle de M. THURIAN, *L'Eucharistie, Mémorial du Seigneur, sacrifice d'action de grâce et d'intercession*, Neuchâtel-Paris, 1959, de L. BOUYER, *Eucharistie*, Desclée, 1966, 106-109. Elle n'est pas acceptée par G. D. KILPATRICK, *L'Eucharistie dans le Nouveau Testament*, dans *RTP* 1964, 193-204 ; N. DAHL, *op. cit.* 69-95 ; A. J. B. HIGGINS, *The Lord's Supper in the New Testament*, Londres, 1952, p. 55 ; P. BENOIT, *Note sur une étude de J. Jeremias*, dans *Exégèse et Théologie*, t. I, Paris, 1961, 240-243 ; P. NEUNZEIT, *Das Herrenmahl*, t. I, München, 1960, 143 ; D. JONES, *Anamnesis in the LXX and the Interpretation of 1 Co.*, dans *JTS* 1955, 183-191 ; H. KOSMALA, *Das tut zu meinem Gedächtnis*, dans *NT* 1960, 81-94.

9. J. L'HOUE, *La Morale de l'Alliance*, Paris 1966, 41-45 montre bien comment au niveau même des commandements de l'Alliance la mémoire des bienfaits de Dieu est comme le schème normatif auquel l'homme doit se conformer dans son agir. Dans le cas par exemple de la loi sur le sabbat en *DT* 5, 12-15, le « souviens-toi » ne constitue pas un nouvel impératif, « c'est l'envers psychologique de l'objectif ' observe ' : Israël doit prendre une conscience actuelle et concrète de la continuité entre sa situation passée et sa situation présente. Ici ' se souvenir ' des hauts faits de l'Exode consiste à observer la loi humanitaire du sabbat en fonction de l'Exode... Par son attitude éthique c'est donc l'histoire de l'Exode qui s'actualise et se continue ; c'est tout cela qui est impliqué dans la proposition ' et tu te souviendras ' » (p. 44).

ici la dialectique de l'Alliance. Comment s'en étonner ? Le mémorial n'est-il pas une célébration de l'œuvre de Dieu ?

Le mémorial chrétien, dont nous disions plus haut qu'il était un moyen au service de la réalité dont on veut « se souvenir », n'a donc rien d'une célébration coupée de la référence au concret de la situation chrétienne. Il éclôt au contraire en plein sol de la condition du Peuple de Dieu. Dans la certitude de sa foi celui-ci rappelle à Dieu et à lui-même, avec admiration et action de grâce, les *mirabilia Dei* et l'espérance qu'elles portent, mais il se rappelle également que cette espérance passe par la qualité de son engagement et qu'elle le lie à une mission. Si en tout cela la démarche divine a priorité, elle n'a pourtant pas de sens, face à l'Alliance, sans sa répercussion dans la démarche humaine. Ne tabler que sur cette dernière serait certes moraliser le mémorial, le réduire à des perspectives éthiques et évacuer la dimension d'action de grâce et de louange qui lui est essentielle. Mais ne tabler que sur la démarche divine reviendrait en fait à mettre en cause l'impact réel du mémorial sur la vie de l'homme. Dans l'Alliance nouvelle tout autant que dans l'ancienne, le croyant n'est ni un simple « ravi » ni un pur quémandeur. Il est celui que Dieu associe du dedans à son œuvre. Et n'est-ce pas là, en définitive, un des sujets majeurs de sa bénédiction ? L'homme croyant ne peut bénir Dieu de sa vocation que si, en toute vérité, il se tourne vers elle pour la vivre.

Il nous semble que cette rapide réflexion, que nous ne pouvons songer à expliciter, permet de jeter quelque lumière sur l'écheveau embrouillé des questions touchant l'efficacité sacramentelle en son lien étroit avec la foi et ses signes. Certes la notion de mémorial ne s'applique en stricte rigueur qu'à la célébration eucharistique. Mais celle-ci est le sacrement par excellence, source de laquelle dérivent les autres réalités sacramentelles, fin vers laquelle elles tendent. La question du septénaire est d'ailleurs de celles qui ont aujourd'hui besoin d'être repensées en profondeur : plus que de l'addition d'entités nettement tranchées et distinctes l'une de l'autre, c'est d'un univers sacramentel rayonnant autour du Mémorial du Seigneur et où émergent des points majeurs de signification et d'efficacité qu'il faudrait parler. La plénitude de l'Eucharistie se diffuse et s'explicite dans les autres rites de l'Eglise<sup>10</sup>. Aussi ceux-ci participent-ils, chacun selon son mode propre, à sa loi interne. En chacun

10. Nous avons abordé ce sujet dans notre article *La notion de grâce sacramentelle*, dans *Verbum Caro* 80, 1966, 28-41.

d'eux se célèbre la grâce de Dieu, mais en tant qu'elle éveille l'homme à sa propre responsabilité. Non pas que cette seule responsabilité suffise. L'homme doit se couler dans une grâce de Dieu qui le déborde. Mais cette dernière ne fait pas l'économie des impératifs de l'être-homme. La grâce sacramentelle, quelle qu'elle soit, débouche toujours dans l'après-célébration. Il nous faut redécouvrir la dimension éthique de la vie sacramentaire.

### Le mémorial et la démarche de Dieu.

Dans le mémorial Dieu « se souvient ». Peu importe ici que le mémorial se résume ou non dans un rappel à Dieu afin que vienne le Salut accompli en la Pâque de Jésus<sup>11</sup>. Il est clair que Dieu y intervient. Les diverses traditions chrétiennes proclament toutes qu'à la Sainte Cène l'Église est nourrie du fruit de la Pâque. Et si elles se divisent sur le comment de ce don, elles sont unanimes à reconnaître que, selon la belle formule de la *Confession écossaise de 1560*, « en recevant comme il se doit ce sacrement, nous obtenons avec le corps et le sang du Christ Jésus une communion et une unité parfaites, opérées par le Saint-Esprit »<sup>12</sup>. Le mémorial fait entrer les croyants en communion avec l'Événement pascal qu'il commémore. Et puisque normalement il ne se célèbre que communautairement, la participation à la Pâque dont il gratifie rejoint ces croyants non pas atomiquement mais, quoique la dimension personnelle soit capitale et qu'on ne puisse d'aucune façon la mettre en veilleuse, en tant qu'insérés dans le réseau des liens vivants qui tissent concrètement la *koinônia* ecclésiale.

Or, en lui donnant le Corps pascal du Seigneur, au moment même où elle célèbre dans la bénédiction et l'intercession l'Événement de la Pâque, Dieu donne à l'Église, en l'Esprit Saint, la réalité qui l'englobe et la fonde. Il la nourrit alors en effet du Corps qui porte l'espace de réconciliation et de fraternité dans lequel elle doit entrer pour être en vérité, à sa mesure, le corps du Christ, corps ecclésial actualisant en pleine humanité la possibilité nouvelle d'existence ouverte dans le Corps pneumatique du Seigneur glo-

11. Pour une critique théologique de la position de J. JEREMIAS, voir J.-J. VON ALLMEN, *Essai sur le Repas du Seigneur*, Neuchâtel-Paris, 1966, 28-30.

12. Art. 21.



rifié<sup>13</sup>. Le mémorial saisit ainsi en un unique mouvement l'Événement pascal avec en son centre le Corps ressuscité du Seigneur, mystérieusement présent par la puissance de l'Esprit, et le corps ecclésial. Aussi à la Sainte Cène l'Eglise célèbre-t-elle son jaillissement tel qu'historiquement réalisé dans la Mort et la Résurrection, mais également tel qu'il s'accomplit *hic et nunc* par la communion de l'assemblée à l'*ephapax* de l'Événement. En modifiant quelque peu l'expression bien connue d'Augustin on peut en conclure qu'au mémorial eucharistique Dieu donne l'Eglise à elle-même : elle est ce qu'elle célèbre et ce qu'elle reçoit. On voit en quel sens.

Il faut toutefois bien situer cette affirmation à l'intérieur de la vision que nous avons jusqu'ici présentée. Le don du Corps du Seigneur s'opère au cœur d'une célébration où s'exprime « la mémoire de la foi », et nous avons noté qu'au mémorial l'assemblée rappelait et à Dieu et à elle-même la Promesse et l'Alliance. L'Eglise se trouve ainsi modelée en corps du Christ dans un acte qui la relie au plus creux de l'histoire et au plus profond de l'engagement de l'homme. Or ceci n'est pas accidentel à sa nature. Car elle naît de Dieu en naissant aussi de l'histoire et de l'engagement humain. Nous allons nous expliquer.

La Pâque du Christ Jésus, si nous la considérons à la lumière de la prédication apostolique qui nous en a livré l'existence et la signification, n'apparaît pas subitement dans l'histoire, comme un événement sans passé ni avenir. Elle surgit sur la trame d'une démarche de Dieu que les traditions bibliques voient enracinée en une longue et tortueuse histoire centrée sur le destin d'un petit peuple mais s'ouvrant à des perspectives universalistes. Si la foi discerne dans la Mort et la Résurrection l'acte d'Agapè par excellence qui libère l'espérance humaine, elle ne peut oublier que cet acte, pour transcendant et bouleversant qu'il soit, fleurit sur une vieille aventure de miséricorde et de fidélité. Le Corps du Seigneur dans lequel l'Eglise doit s'inscrire garde ce « souvenir ». Il est le Corps de la patience de Dieu, de son pardon, de sa tendresse, portant gravée la « mémoire » du Dieu des Pères. L'espace de réconciliation et de paix ouvert en lui renvoie à la lente économie de Celui qui connaît le cœur de l'homme et sait ne pas briser les modestes forces de sa créature. La Pâque n'est pas un commencement absolu.

13. Cet aspect a été longuement scruté et sous des angles différents dans J. ZIZIOULAS, J. M. R. TILLARD, J.-J. VON ALLMEN, *L'Eucharistie, Eglises en dialogue*, Paris, 1970.

L'histoire qui l'a précédée n'était pas seulement un préalable temporel sans signification durable. On comprend alors que recevant à la Sainte Cène ce Corps du Seigneur pour qu'il la transforme, l'Église entre dans le mystère d'une réconciliation et d'un Salut frappés à la marque de l'histoire avec ses méandres, ses drames, ses déchirements mais aussi l'inaltérable fidélité de Dieu. Voir le Corps eucharistique en dehors de cette relation à la « mémoire de la foi » qui est au cœur du mémorial, reviendrait à se condamner à ne pas comprendre toute la densité de l'expérience ecclésiale.

Mais si elle perd son sens lorsqu'on la coupe de son passé, la Pâque le perd tout autant lorsqu'on ne perçoit pas qu'elle est tournée vers un avenir<sup>14</sup>. Si elle met le sceau à la foi en la fidélité de Dieu, elle ne rend pas, en effet, cette dernière désormais inutile. La communauté primitive croit que la Résurrection annonce et précède la manifestation définitive du Seigneur lors de l'événement de sa Parousie. Elle atteste ainsi son espérance en un avenir du Seigneur lui-même et de ceux qui s'attachent à lui. La Résurrection, loin de l'éteindre dans la satisfaction d'un accomplissement plénier, relance la Promesse. Il le faut bien. La réconciliation que nous annonçons ne produit guère d'effets « merveilleux » au sein de la communauté humaine ni même dans les communautés ecclésiales : l'Église est déchirée. Il faut en outre les yeux de la foi pour reconnaître, dans les frêles traces d'amour et de générosité gratuite que nous rencontrons, les signes évidents de la présence d'un monde nouveau, transfiguré pour le Salut de Dieu. Le Salut est encore objet d'espérance. Le Corps du Seigneur donné à l'Église pour qu'elle passe en lui se trouve de ce fait en attente d'un avenir où non seulement lui-même mais l'histoire entière et le destin de la condition humaine se voient impliqués. Il porte cette dimension de tension vers le futur tout autant que la dimension d'enracinement dans le passé : il est le Corps où s'incarne le sort de la Promesse. C'est pourquoi, au mémorial eucharistique, dans le moment même où elle reçoit le pain et la coupe eucharistiés, l'Église se tourne vers cet avenir de l'œuvre de Dieu. Elle rappelle au Père qu'il a promis de l'y conduire, mais également elle se rappelle à elle-même qu'en accueillant la proposition de Dieu

14. Cet aspect est remis en lumière dans les recherches de J. MOLTSMANN et de W. PANNENBERG. En dépit d'une insistance trop unilatérale sur « l'avenir de la Résurrection » et d'une trop grande discrétion sur le « déjà » du Salut (ce qui est surtout le cas chez J. MOLTSMANN), cette théologie nous paraît importante et susceptible de renouveler à beaucoup de plans notre vision du mystère chrétien.

elle a choisi de se mettre dans l'attitude existentielle qu'appelle cette orientation vers le futur de la Promesse. Il ne nous revient pas de préciser pour l'instant la nature de cette attitude sur laquelle nous aurons à revenir. Disons simplement qu'il s'agit de creuser dans le plus concret et le plus quotidien du monde les *arrhes*, les ébauches fragiles mais pourtant réelles de la réconciliation, de la justice, de la paix, de l'amour qui ont dans le Corps du Seigneur leur lieu propre. Des ébauches qui soupirent vers le plein accomplissement de ce qu'elles ne peuvent encore qu'esquisser. L'Eglise doit ainsi actualiser en réalité humaine, historique, sociale, concrète, la tension que porte le Corps du Seigneur : tension de la Résurrection vers la Parousie, de l'Événement proleptique<sup>15</sup> vers l'avènement de la plénitude qu'il annonce. Cela en ouvrant dans le monde des espaces qui, un peu comme les signes de Jésus, préparent et annoncent le terme de l'espérance. On ne peut le percevoir qu'en situant le mystère du Corps eucharistique dans l'ensemble du mémorial : il est donné dans l'acte où la « mémoire de la foi » se reporte à la Promesse et à l'histoire.

Il ne suffit pourtant pas d'affirmer ainsi que dans le mémorial du Seigneur l'Eglise se trouve donnée à elle-même en étant reliée au plus creux de l'histoire. L'histoire n'est qu'une abstraction si on la coupe de l'engagement humain. Or, le Corps du Seigneur, situé comme nous venons de le faire dans le dynamisme de l'histoire de la Promesse, est aussi celui qui ne devient lieu et source de la réconciliation qu'au terme de l'engagement très concret et très réaliste de Jésus au service de l'amour fraternel et du dessein du Père. Le Corps du Seigneur est le Corps de celui qui mourut sur la Croix au terme d'une vie intégralement donnée à ses frères, le Corps de l'homme-pour-les-autres selon l'expression que D. Bonhoeffer a si heureusement remise en lumière. La Résurrection apparaît, en dépit de sa nouveauté radicale, au profond de l'œuvre de Jésus envisagée en ce qu'elle a de plus typiquement humain. Il faut éviter de considérer la Pâque comme une réalité sans racine dans l'expérience humaine concrète et qui échapperait à l'assomption par Jésus de tout le réalisme de la condition de l'homme. Il faut également se garder de telle-

15. Par l'aspect « proleptique » de la Résurrection, W. PANNENBERG désigne le fait qu'en elle Dieu a fait apparaître d'une façon anticipée le terme de l'histoire humaine. J. MOLTMANN, lui, insiste surtout sur l'aspect de « nouvelle promesse » porté par cette prolepse.

ment insister sur la transcendance de la démarche divine qui s'y déploie qu'on en vienne à oublier la grandeur et la bouleversante densité de la démarche humaine de Jésus. Ce que le mémorial célèbre, en y voyant l'Événement dans la vertu duquel la communauté veut entrer, est tout autant la tranche de vie humaine par laquelle le Salut de Dieu s'acquiert que l'acte de Dieu qui « dans le Christ se réconcilie les hommes ». Le Corps du Seigneur porte, glorifiée, cette essentielle référence à l'engagement réaliste de l'homme en Jésus. En le recevant l'Église se trouve donc donnée à elle-même, mais en tant que naissant de l'engagement humain de Jésus. Et puisqu'il lui est donné pour qu'elle se modèle en ce qu'il porte, elle se voit dans ce jaillement même appelée à entrer elle aussi dans la loi de cet engagement.

Mais il y a plus, et il importe de rompre sur ce point avec toute tentation marcionite. Comme l'intervention de Dieu, l'engagement humain de Jésus se situe sur la trame d'une longue histoire d'Alliance. En lui débouchent les humbles mais vraies fidélités, les pauvres mais réels engagements de ceux qui malgré leurs péchés ont, en toute droiture, conduit l'histoire jusque-là. L'Alliance, nous l'avons dit, veut une réponse. Et si le jugement de Dieu ne tourne pas à l'annihilation de la Promesse, c'est que son inextinguible fidélité rencontre vraiment chez son Peuple au moins des intentions, des efforts peut-être fugaces et sans lendemain, mais que précisément elle accepte de reconnaître pour ce qu'ils sont. L'homme de l'Ancienne Alliance ne saurait être défini uniquement par son péché ou sa mauvaise compréhension de la Loi. Quoi qu'il en soit du problème exégétique posé par les récits de l'enfance, les textes évangéliques eux-mêmes nous poussent d'ailleurs à affirmer ce lien étroit entre l'engagement de Jésus et celui, généreux, des hommes et des femmes de son Peuple. Ils font apparaître Jésus dans un milieu de justes : Marie, Joseph, Zacharie, Elisabeth, Siméon, Anne, Jean Baptiste. Les généalogies comptent parmi les ancêtres du Sauveur des hommes qui plurent au Seigneur. Or la fidélité de ces croyants passe, si l'on en croit les récits bibliques, par des situations très concrètes et très existentielles qui n'ont rien d'une fuite pseudo-mystique : bouleversement des plans d'avenir pour Marie et Joseph, charge d'un peuple pour David et les rois, persécution pour les prophètes et le Baptiste, organisation d'une fuite pour Moïse, départ vers une longue migration pour Abraham. Le Corps du Seigneur a été façonné par des

obéissances historiques et réalistes mordant à la chair de ceux qui les vivaient. Au mémorial l'Eglise le célèbre et le reçoit dans la « mémoire » de cette relation et de cette origine. Elle se découvre ainsi, en tant que corps du Christ, comme fruit de l'engagement courageux et souvent douloureux de l'homme croyant, un engagement que la puissance de l'Esprit glorifie.

On peut même ajouter que si *hic et nunc* l'assemblée se voit capable de célébrer le mémorial, elle le doit à la fidélité non seulement de ceux qui ont précédé Jésus, mais de ceux et de celles qui depuis la Résurrection n'ont cessé de proclamer et de vivre l'Évangile. C'est d'ailleurs pourquoi les textes liturgiques les associent à la célébration, en plein cœur de l'Anaphore. Non pas simplement afin de prier pour que l'assemblée qui célèbre leur soit un jour unie dans la gloire, mais plus profondément parce que la présence du Corps du Seigneur les implique en quelque sorte<sup>16</sup>. L'Eglise les nomme, les « commémore » au mémorial parce qu'ils appartiennent à son jaillissement et qu'elle sait que sans eux elle ne saurait être aujourd'hui le corps du Christ. Ils entrent et dans sa conscience d'être en sa profondeur le fruit d'innombrables générosités humaines que l'Esprit du Seigneur glorifie, et dans son action de grâce au Père pour ce qu'elle est. N'insistons pas sur ce point. Ce que nous avons dit suffit pour faire percevoir comment au mémorial l'Eglise se célèbre elle-même et dans sa texture humaine, en célébrant l'Événement de la Pâque.

La démarche de Dieu qui « se souvient » lors du mémorial nous est donc apparue comme largement englobante de la situation de l'homme. Le mémorial ne saurait s'identifier à une célébration rituelle dont l'efficacité ne rejoint que par accident le concret de l'existence historique. En donnant à l'Eglise le Corps et le Sang du Seigneur, le mémorial eucharistique la fait entrer dans le réseau d'une histoire où la solidarité humaine joue à plein. C'est ainsi qu'il l'associe au Salut.

La nature de ce Salut s'éclaire elle aussi par cette référence au mémorial où on le célèbre, surtout si l'on a soin de situer ce dernier sur la toile de fond de la « mémoire de la foi » comme nous l'avons fait. Car nous devinons déjà qu'il ne se limite pas à une assurance pour l'au-delà faisant fi des conditions de ce temps-ci du dessein de Dieu, mais qu'au

16. Cette présence des morts, des saints, est plus accentuée dans les liturgies orientales, et dans le noyau de l'Anaphore et dans les rites accessoires qui se sont ajoutés au cours des siècles.

contraire il ne sépare pas la vie éternelle d'un engagement concret dans l'aujourd'hui de l'histoire humaine. Si en effet le Corps du Seigneur dans la loi duquel l'Eglise s'inscrit est ce que nous avons vu, si d'autre part la Résurrection demeure incompréhensible sans le lien qui la relie à ce que Jésus a été et a fait, il devient clair que l'Eglise n'entre dans la communion à la Vie nouvelle — donc dans le Salut — qu'en empruntant elle aussi la voie du pour-les-autres qui passe toujours par le concret des situations. Le Salut auquel le mémorial introduit — mais sans pouvoir en livrer encore la plénitude puisqu'elle est objet d'espérance — se vit dans le déjà de cette tension réaliste et de cet engagement, tout comme la Résurrection a brillé au creux de la Croix.

Faut-il préciser à nouveau que dans chaque sacrement se retrouvera quelque chose de cette situation du mémorial eucharistique ? L'action de Dieu, que la théologie désigne par l'expression grâce sacramentelle, ne s'y déploie jamais sans que sa relation nécessaire à la Pâque du Christ assume la dimension de solidarité historique que nous venons de dégager.

### **Le mémorial et la démarche de l'homme.**

Il est évident qu'on ne saurait mettre en doute le fait que lorsqu'au mémorial l'Eglise « se souvient », sa première attitude est de bénédiction, d'action de grâce et de louange<sup>17</sup>. La *Berakah* est essentielle au mémorial chrétien tout autant qu'à ses antécédents bibliques. Il nous semble d'ailleurs que l'anamnèse eucharistique qui énumère les motifs d'action de grâce ne vise pas d'abord à faire Dieu « se souvenir » pour qu'il se hâte d'achever son dessein, mais qu'elle veut surtout épeler devant lui son droit à la louange. La supplication ardente pour que vienne l'avenir attendu s'inscrit là, dans le débordement de confiance que nourrit le rappel des merveilles passées<sup>18</sup>.

Le mémorial eucharistique tient de la bénédiction son climat propre de fête, de célébration joyeuse. On ne saurait

17. Pour l'étude du vocabulaire de l'action de grâce et de ses nuances voir R. J. LEDOGAR, *Acknowledgment, praise-verbs in the early Greek Anaphora*, Rome, 1968.

18. Cette supplication est importante, et il serait grave de l'évacuer du mémorial ou de ne lui accorder qu'une place secondaire, au profit d'une insistance trop unilatérale sur une action de grâce close sur elle-même, sans ouverture sur l'avenir de la Promesse.

trop insister sur cette dimension que nos essais de renouveau ne parviennent pas à restaurer pleinement : souvent ils sonnent faux, ou se bornent à l'introduction pure et simple de morceaux de fête profane sans lien réel avec l'ensemble de la Sainte Cène, lorsqu'ils ne transforment pas la liturgie en fête folklorique. Ces échecs viennent peut-être d'un manque de compréhension en profondeur de la nature de la fête eucharistique. Celle-ci ne se confond pas avec un pur débordement de joie pour la joie. Si elle honore « l'autre dimension » de la vie humaine que notre monde technicisé tend à oublier et qui se concrétise dans la poésie, la musique, le rêve, l'inutile, le sans-profit, elle s'appuie pourtant sur un motif qui n'est autre que l'action de Dieu. C'est ce qui lui donne son sens<sup>19</sup>. Le climat joyeux du mémorial prend source dans le « souvenir » de ce que Dieu a opéré pour les siens, et ce « souvenir » traverse la joie elle-même. La communauté se réjouit de ce que son Dieu est pour elle, de ce dont il la gratifie. La participation à l'Événement pascal par la communion au Corps du Seigneur la renvoie, nous savons maintenant pourquoi, à la totalité de l'action de Dieu à son endroit, donc à ce qu'il a fait et à ce qu'il fera. On ne saurait alors parler ici de désintéressement absolu, de louange purement gratuite. Si le Peuple ne bénit pas dans le but de recevoir davantage, il bénit cependant parce qu'il a reçu et parce qu'il sait que Dieu mènera la Promesse à son achèvement. L'oublier serait fausser le sens de la joie eucharistique.

Mais les motifs d'action de grâce et de joie ne laissent pas en dehors d'eux l'existence quotidienne. Si la bienveillance de Dieu, objet de la bénédiction, s'exerce dans le concret des situations humaines, il devient évident que celles-ci doivent se trouver enserrées par l'action de grâce du mémorial. Il est frappant de constater combien nos liturgies sont silencieuses à ce sujet. Alors que nous découvrons de plus en plus l'importance de l'intercession eucharistique (en dépit de nos difficultés croissantes sur la prière de demande) et cherchons à l'incarner dans la vérité de la condition humaine, nous nous sentons gênés dès qu'il s'agit de préciser des motifs d'action de grâce pris des événements contemporains. C'est sans doute parce que nous ne savons pas comment percevoir dans l'imbroglio de ce qui survient autour de nous ce qui doit être directement attribué à Dieu. Mais peut-être est-ce surtout parce que, dès que nous pen-

19. Ceci est très bien montré par L. BOUYER, *op. cit.* 35-54.

sons « bienveillance divine », nous pensons en catégories de « grâces » reçues, de bienfaits obtenus, et rarement en catégories d'actions engagées, de décisions prises par les chrétiens à cause de leur adhésion au Christ. Si les « grâces » se discernent difficilement, parce que leurs causes sont mystérieuses et multiples, les décisions provoquées par la foi sont plus nettement lisibles. Or nous avons souligné que le Salut — où se manifeste la bienveillance de Dieu — se vivait pour l'aujourd'hui dans et par le *déjà* de l'engagement multiforme de l'Eglise en pleine chair du monde<sup>20</sup>. Ce pour-les-autres actualise son passage, toujours salvifique pour elle-même, dans le dynamisme de la Croix tendue vers la Résurrection. Il nous paraît important qu'au mémorial, sans négliger pour autant les autres marques de la bienveillance divine, la communauté intègre à son action de grâce sa participation active au Salut, par la communion réaliste à ce que le Corps du Seigneur lui signifie et lui donne. Peut-être, signalons-le au passage, doit-on chercher ici le nœud entre contemplation et action, regard émerveillé porté sur Dieu et entrée dans l'œuvre de Dieu.

Même ouverte dans la ligne que nous venons de préciser, la bénédiction ne suffit pourtant pas à actualiser intégralement la démarche humaine qu'appelle le mémorial. Lorsque le fidèle « se souvient », il prend, disions-nous, une attitude d'Alliance, se donnant pour but d'être ce qu'il doit être. Lorsqu'il le fait au mémorial eucharistique, il se donne pour but d'être ce que le Corps du Seigneur, qu'il célèbre et reçoit, le destine à être. L'acte eucharistique implique le mouvement en direction de l'après-célébration. Or la relation au Corps du Seigneur impose à cet *après* deux grandes dimensions : une dimension « communautaire » de *koinônia* ecclésiale, une dimension « missionnaire » d'envoi au service des hommes.

La dimension communautaire de la grâce eucharistique, qui en fait la source sacramentelle de la *koinônia* ecclésiale, a été souvent étudiée<sup>21</sup>. Un des apports les plus précieux du renouveau de la théologie des sacrements a consisté dans la remise en pleine lumière de l'efficacité « ecclésiale » du Corps eucharistique du Seigneur, duquel l'Eglise tient sa

20. Faut-il rappeler que la vie contemplative, au sens courant du terme, est l'une des formes de l'engagement de l'Eglise, et qu'elle sert par là un des registres fondamentaux du mystère humain ?

21. Cette étude s'est d'ailleurs très souvent faite dans des perspectives immédiatement ecclésiologiques et a contribué pour beaucoup à l'approfondissement du mystère de l'Eglise.



nature d' « être-un-seul-Corps ». De plus, la Tradition chrétienne, sous ses formes les plus diverses, a toujours vu dans cette constitution au sein du monde de la communauté fraternelle des croyants une des valeurs majeures du Salut donné par Dieu. La démarche salvifique de Dieu s'exprime dans le rassemblement des hommes dont l'Eglise est le signe et le lieu. Nous n'avons pas cru nécessaire d'y insister en scrutant plus haut le sens de l'intervention de Dieu au mémorial. Par contre la théologie a relativement peu réfléchi sur la démarche de l'homme suscitée, lors de la célébration et de la réception du Corps du Seigneur, par le rappel à sa foi de son appartenance au Corps ecclésial.

La question est difficile. Sans pouvoir approfondir ce point d'une façon méthodique, il nous semble toutefois que nous nous heurtons ici à la question complexe des relations entre baptême et Eucharistie. Car baptême et Eucharistie se recoupent sans cesse. D'une part, la puissance de l'Eucharistie agit déjà dans le baptême à la façon dont un but, une fin le font dans ce qui tend vers eux. Si le baptême opère l'entrée dans le Corps ecclésial, celle-ci a son achèvement sacramentel dans la communion à l'humanité glorifiée du Seigneur. L'Eucharistie met le sceau à l'Initiation chrétienne. Mais d'autre part — et nous rejoignons la question qui nous préoccupe — l'Eglise lorsqu'elle reçoit le Corps du Seigneur se souvient que sa participation au Salut de Dieu se trouve intrinsèquement liée au fait qu'elle est dans le monde la communauté fraternelle où veut s'actualiser le mystère de réconciliation et de paix qui répond au dessein du Père. Et cela elle le tient fondamentalement du baptême. L'Eucharistie renvoie au baptême, comme le baptême tend vers l'Eucharistie.

Or le baptême, nous avons peut-être trop tendance à l'oublier, n'intègre à la communauté ecclésiale que moyennant une décision de la foi impliquant toujours un comportement concret. Si nous sommes baptisés dans la foi, nous ne le sommes pas dans un « oui » abstrait à des doctrines ou à une idéologie. Nous le sommes dans un « oui » appelant nécessairement une *metanoia* et une orientation nouvelle de l'agir conditionnée par l'accueil de l'Evangile. Confession de foi et option pour le comportement qu'exige la vie nouvelle s'imbriquent nécessairement et forment du côté de l'homme le noyau intérieur de l'événement baptismal. Le rite ecclésial sacramentalise cet élément intérieur de conversion à l'Evangile et à sa qualité d'existence, qui en outre constituera la strate profonde sur laquelle jour

après jour se déroule la vie évangélique. Car l'adhésion au Seigneur veut l'obéissance. Or celle-ci a pour contenu les actes quotidiens d'une existence destinée à se mener dans le passage du péché à « la vie pour Dieu dans le Christ Jésus » (Rm 6, 11) et dans la communion réelle avec tous les frères dans la foi.

Il est clair qu'on ne saurait limiter l'effet de la grâce baptismale à la constitution d'une communauté humaine « privilégiée » où, habité par la puissance de l'esprit, l'homme se trouve en s'abandonnant à autrui dans l'authenticité de la rencontre fraternelle et de la relation Je - Tu. L'Eglise à laquelle le baptême incorpore est une communauté de Salut qui ne se façonne comme telle qu'en son envoi dans le monde pour instaurer là ce Salut qui la fait exister. Tout au long de l'économie actuelle elle se trouve sous la loi voulant que sa réalité interne soit conditionnée par son ouverture sur ce à quoi elle est envoyée. Nous reconnaissons là la marque de l'Agapè<sup>22</sup>.

La dimension intra-ecclésiale ne saurait néanmoins être reléguée au second plan. Sans elle l'envoi et la mission perdent leur ancrage. L'Eglise est pour le monde, mais cette relation essentielle ne suffit pourtant pas à la définir. Bien plus, elle ne peut la réaliser authentiquement que dans la mesure où elle possède une solidité et une densité intérieures lui permettant d'incarner *déjà* — pauvrement, mais cependant en vérité — l'espérance qu'elle a mission de signifier et de répandre. La mission ne se confond pas avec un essoufflement sans appui. Le dynamisme ecclésial pousse intensément à l'expérience fraternelle où s'actualise la nouveauté de vie reçue au baptême, et cela par la loi même qui le fait pousser au service du monde<sup>23</sup>. Car la propre texture communautaire de l'Eglise appartient au mystère de réconciliation qu'elle doit faire passer dans le monde, inséparablement de son engagement pour la justice, la paix, la dignité de l'homme. Cette réconciliation, qui dit beaucoup plus que le pardon et apporte à l'amour fraternel une harmonie bien particulière, est envahissante. On ne peut d'aucune façon l'effacer de l'horizon évangélique. La justice et la dignité de l'homme elles-mêmes y sont vues

22. J. MOLTMANN étudie longuement ce point dans *Théologie de l'Espérance*, trad. franç. Paris, 1970, surtout 327-365.

23. La prolifération de petites communautés, en marge des communautés paroissiales ordinaires, et qui groupent très souvent des chrétiens très engagés en fait foi, tout comme elle accuse le peu d'attention que la pastorale a longtemps porté sur cet aspect de la vie baptismale.

sous sa lumière. Or, la communauté ecclésiale se sait destinée par l'Esprit à être l'espace de la réconciliation de l'homme avec son Père et avec son frère, dans une décision toujours à refaire et toujours marquée par le passage en la Croix, mais néanmoins toujours possible dans la grâce de Dieu.

A l'Eucharistie, mémorial de l'Événement où Dieu accomplit la réconciliation dans le Corps du Seigneur Jésus, mystériquement donné par les signes sacramentels, l'Eglise célèbre cette dimension de son Salut et s'y renouvelle. Célébration et renouvellement. Les deux aspects sont importants, et rappelons que nous n'envisageons ici le second que sous l'angle de la démarche humaine. Ils impliquent de la part de l'assemblée eucharistique une prise de conscience de sa véritable nature et une détermination positive de conversion. Ce qui vaut, bien entendu, non d'une assemblée abstraite mais de l'ensemble des individus appelés à s'engager personnellement dans ces attitudes communautaires. La prédication de la Parole trouve là un de ses effets majeurs. C'est de cette façon que, pour reprendre une expression courante, mais en l'élargissant, le fidèle « participe » à l'événement communautaire du mémorial. En s'engageant dans l'« être-un-seul-Corps » que le pain eucharistique signifie et donne à la communauté des baptisés rassemblée pour la Sainte Cène. La grâce eucharistique communautaire n'a donc rien d'une efficacité quelque peu magique. Comment d'ailleurs, si nous sommes lucides, pourrions-nous parler d'une telle efficacité face à la situation de nos communautés ecclésiales, si loyales et si ferventes soient-elles ? La grâce eucharistique de *koinônia* passe par la conversion aux exigences de la réconciliation baptismale avec ce qu'elle implique non seulement de pardon mais d'unanimité profonde dans les décisions chrétiennes essentielles. La puissance du Corps du Seigneur donné en nourriture saisit et amène à se dépasser un certain état du cœur des fidèles.

Il faut situer dans cette perspective l'action purificatrice de l'Eucharistie que la réflexion théologique a trop négligée alors qu'elle est centrale pour la vie chrétienne<sup>24</sup>. Il s'agit d'un pardon donné par la communion au sacrifice offert « pour la multitude en rémission des péchés », mais qui

24. Qu'on nous permette de renvoyer à nos études sur ce sujet, surtout à notre article *Pénitence et Eucharistie*, dans *MD* 90, 1967, 103-131, et *Le pain et la coupe de la réconciliation*, dans *Concilium* 61, 1971.

n'équivaut en rien à un simple coup d'éponge passé sur les fautes. Il éclôt, en effet, dans un mouvement de pénitence qui normalement cherche sa pleine explicitation par le recours à un autre sacrement mais a, nous semble-t-il, son point d'émergence dans l'expérience eucharistique<sup>25</sup>. Le sacrement de Pénitence amène à éclosion le sursaut de la vie baptismale se jugeant face au mystère du Corps du Seigneur, moins en vue de s'approcher dignement de celui-ci qu'en vue d'y « communier » en vérité. La nuance nous paraît capitale. Elle traduit l'intuition de la grande Tradition à ce sujet. La législation actuelle veut que cette explicitation de ce qui est théologiquement l'attitude concomitante à la réception des signes eucharistiques soit normalement accomplie à l'avance. Elle en fait un prérequis. Mais cette décision disciplinaire n'est pas la seule mise en place possible des relations entre Eucharistie et Pénitence sacramentelle. D'autre part elle ne prétend pas traduire tout le rapport interne de la démarche pénitentielle au mystère eucharistique, démarche de vérité plus que de purification, cette dernière étant assurée par la communion au pain et à la coupe du Salut. La vérité de cette démarche s'exprime en *contritio* et en volonté de conversion. Et celles-ci portent sur le faisceau des valeurs baptismales que le Corps du Seigneur veut enraciner dans l'existence du croyant.

Parmi ces valeurs il faut évidemment compter celles qui, en osmose totale avec les valeurs constructives de la communauté comme telle, ouvrent cette dernière sur sa mission. Les valeurs d'envoi. Parlant de la démarche de Dieu nous évoquions la nécessité pour l'assemblée d'entrer lors du mémorial dans la situation créée par la Résurrection. Or cette situation est complexe. Point de cristallisation de l'espérance croyante, la Résurrection demeure ouverte sur une attente. La foi discerne en elle la promesse d'une participation mystérieuse mais concrète de l'ensemble de l'humanité à la réalité déjà donnée dans l'exaltation du Seigneur. Elle doit gagner le monde. Aussi appartient-elle tout ensemble à la catégorie des accomplissements eschatologiques et à celle des signes et ferments de l'espérance. Son *déjà* ne se clôt pas sur lui-même ; il annonce et prépare un avenir. Le Corps eucharistique donné à l'Eglise concen-

25. Qui jaillit de l'Eucharistie. Voir ici l'étude très suggestive de L. LIGIER, *Pénitence et Eucharistie en Orient*, dans *Or. Christ. Per.* 1963, 5-78.

tre en lui cette valeur « proleptique » de la Résurrection avec sa dialectique de l'accomplissement et du rebondissement de l'espérance.

L'effet de la communion au Corps du Christ va de nouveau s'articuler sur celui du baptême. Ce dernier associe le chrétien, à son niveau, à la situation créée pour l'humanité par la Résurrection. Il le fait en fonction et de ce que celle-ci comporte de *déjà* — il donne les arrhes de l'Esprit — et de ce qu'elle comporte d'*annonce*. Il lie ainsi à une mission impliquant à la fois l'annonce de la Bonne Nouvelle du Salut, appuyée sur le témoignage de réconciliation évangélique que la communauté essaie de vivre, et l'engagement dans la transformation concrète de l'humanité. Il s'agit alors de travailler à instaurer en pleine réalité du monde une situation de paix, de justice, de respect de l'homme qui soit, en dépit de son inévitable précarité et de ses limites, un avant-goût de l'avenir attendu dans la foi et l'espérance. A ce niveau, l'Eglise a pour mission d'entraîner l'humanité dans un avenir conforme à ce qui a brillé dans la Résurrection du Seigneur. Ce qui exige une résistance aux forces d'aliénation toujours actives (et que la foi lie au péché), une contestation courageuse de ce qui freine les forces vives à l'œuvre dans l'histoire, la collaboration généreuse aux efforts pour la percée de la vraie vie de l'homme. On pourrait avec beaucoup de précaution et en évitant tout concordisme, reprendre l'analogie avec les signes de la première annonce, dans le ministère de Jésus, en rappelant que ces signes faisaient reculer la misère. Aujourd'hui, l'engagement des chrétiens doit annoncer et démontrer qu'en la Résurrection l'avenir de l'homme a été manifesté et anticipé.

Or, au mémorial eucharistique, si la communauté perçoit la signification de ce qu'elle célèbre et reçoit, elle est du fait même éveillée et renouvelée dans la prise de conscience de sa mission. Car faisant « mémoire » de la Pâque et situant celle-ci sur la toile de fond du dessein de Dieu, elle se remet face à l'Alliance Nouvelle et à ce qu'elle suscite en l'homme. Nourri du Corps du Seigneur, le chrétien « se souvient » de ce qu'implique sa nature d'image de Dieu associée par le Père à l'œuvre dont la Résurrection anticipe et annonce la plénitude. En ce sens la Sainte Cène devient, à cause du Corps du Seigneur qui est son foyer, le lieu du ressourcement de la mission vue dans ses dimensions les plus réalistes. Loin donc de recroqueviller la communauté ecclésiale sur des perspectives purement cultuelles et « reli-

gieuses », le mémorial eucharistique la renvoie au monde d'où elle s'est rassemblée. Et l'œuvre à laquelle il la destine n'a rien d'une ajoute artificielle, extérieure à la condition humaine et à la marche de l'histoire. Plus l'Église perce le sens de ce qu'elle célèbre et de ce qui lui est donné au mémorial, plus elle comprend que l'amour salvifique de Dieu dont elle a à témoigner et qu'elle doit rayonner enserme la totalité des tâches, des espoirs et des souffrances de l'existence quotidienne. Mais elle perçoit également que l'Esprit de Dieu lui demande de faire ce réseau se soulever et s'ouvrir sur un avenir meilleur, dans la certitude que Celui qui a ressuscité Jésus d'entre les morts veut que l'aventure humaine aboutisse. La communion au Corps eucharistique du Seigneur, mystérieusement ressuscité pour une vie nouvelle dont nous ignorons la véritable nature mais dont nous savons qu'elle accomplit l'espérance humaine, fait l'Église s'enfoncer en sa mission intramondaine avec d'autant plus d'ardeur qu'elle sait que Dieu rêve pour l'homme de choses grandes. La transcendance du terme dont elle a la certitude la tourne vers la totalité du service à rendre au monde.

\*  
\*\*

Le mémorial eucharistique se trouve donc lié de la façon la plus étroite possible à la vie de l'Église. En lui se célèbre et se ressourcement ce que l'existence concrète des baptisés porte d'expérience du Salut et de tension vers l'avènement du monde meilleur dont la Résurrection est l'anticipation et le gage. Dans les perspectives que nous venons d'évoquer à larges traits, l'Eucharistie apparaît au nœud même du mystère chrétien, bien au-delà de l'opposition entre foi et religion à laquelle certains essais trop hâtifs de repensée voudraient nous renvoyer. Sans le mémorial du Seigneur l'Église perdrait précisément ce qui lui permet d'être et de demeurer au sein des recherches humaines un signe et un ferment d'espérance.

J.M.R. TILLARD, o.p.